

# LA GOUTTE CREUSE LE ROCHER

## *Lectio de Lc 18,1-8 : le juge et la veuve*

Par M. Maria Livia della Trinità, osc.  
Dans *Forma Sororum* 5-6/2010, pp.314-318

(Traduction Sr Aimée du Christ Jésus (Monastère de Nantes – France))

*Jésus leur dit une parabole sur la nécessité pour eux de prier constamment et de ne pas se décourager. Il leur dit : « Il y avait dans une ville un juge qui n'avait ni crainte de Dieu ni respect des hommes. Et il y avait dans cette ville une veuve qui venait lui dire : Rends-moi justice contre mon adversaire. Il s'y refusa longtemps. Et puis il se dit : Même si je ne crains pas Dieu ni ne respecte les hommes, eh bien ! parce que cette veuve m'ennuie, je vais lui rendre justice, pour qu'elle ne vienne pas sans fin me casser la tête. »*

*Le Seigneur ajouta : « Ecoutez bien ce que dit ce juge sans justice. Et Dieu ne ferait pas justice à ses élus qui crient vers lui jour et nuit ? Et il les fait attendre ! Je vous le déclare : il leur fera justice bien vite. Mais le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? »*

Il n'y a que deux personnages dans cette parabole, mais ils sont bien typés par la plume de Luc, qui est un fin psychologue. Dans leur ordre d'apparition, il y a un juge et une veuve. Il est intéressant de noter tout de suite qu'ils semblent être l'antithèse l'un de l'autre. Un homme et une femme ; un qui a beaucoup de pouvoir en Israël et l'autre qui, au contraire, fait partie de ce peuple sans droits et qui ne compte pas, même lors d'un recensement. Un qui vit sans se soucier de personne et une qui a confiance même dans un juge injuste. Un qui est sans Dieu, donc un impie, et une qui est si pieuse qu'elle ne brade pas sa foi.

Le juge et la femme ont en commun la « justice » : l'un ne la possédant pas comme qualité personnelle propre, mais qui a toutefois le pouvoir de l'administrer ; l'autre ayant été expropriée par son adversaire, et qui a toutefois le droit et le désir de la recevoir.

Nous sommes au cœur de l'Évangile de Luc, là où Jésus fait ses catéchèses sur la vie évangélique. Peu avant, à la fin du chapitre 17, Jésus avait parlé de la venue du Règne de Dieu et des signes qui la caractérisent. Suit maintenant un discours sur la prière, qui continue encore, après cette parabole, avec celle du pharisien et du publicain. Cette première parabole semble en fait être une réponse indirecte à la question que les pharisiens viennent de poser : « Quand donc vient le Règne de Dieu ? » (17,20). Jésus veut nous dire que le Règne de Dieu viendra très vite, avant même que nous nous en apercevions, mais qu'à nous, il sera rendu justice à la mesure de la persévérance que nous aurons su avoir dans la prière, qui est la mesure de notre foi. Cette interprétation est celle que donne l'évangéliste lui-même à cette parabole, comme il nous le dit au début.

La veuve de Luc demande justice et à juge « injuste », sans justice (v.6). Paradoxe évangélique ! Il semble bien que la femme ne se soit trompée de personne ! S'il est incapable de justice, s'il ne l'a pas comme critère, comment pourra-t-il lui faire justice ? De plus, la femme nous est présentée comme entourée par l'injustice, puisqu'elle est confrontée à un adversaire qui est *anti-dikos*, c'est-à-dire qui refuse la justice en elle-même. Nous sommes donc devant une scène singulière : un sujet sans aucun droit demande à être défendue par un juge corrompu, contre un adversaire, ennemi déclaré contre la justice.

Ce décor improbable de la parabole rend le discours de Jésus extrêmement intéressant pour ceux qui sont en train de l'écouter. En fait, ce type de jeu de mots qui attire l'attention de ceux qui écoutaient était typique de l'art oratoire des rabbins, et se révélait très impliquant pour les auditeurs, qui étaient ainsi entraînés à prêter plus d'attention au contenu.

Le **juge** est un personnage très fort, et qui se présente comme quelqu'un qui ne craint personne. Le texte grec dit de lui qu'il « n'a pas peur de Dieu ». Pour un hébreu, la crainte de Dieu était la caractéristique principale de l'homme religieux, et le début de la sagesse. Le juge se présente donc comme un impie (sans Dieu) et un ignorant. Et juste après comme un égoïste, fermé sur lui-même, incapable par choix de se tourner vers l'autre, de se préoccuper de quelqu'un d'autre, de prendre soin et de s'émouvoir pour le prochain (le verbe grec *entrépô* traduit au v.2 par « ne pas avoir de respect » signifie tout cela). En peu de mots, nous

avons ici le portrait d'un personnage absolument étranger à la Loi, et qui se définit volontairement en opposition aux commandement de Dieu (aimer Dieu par-dessus toute chose et son prochain comme soi-même ; comme il le dit au v.4). Cette caractéristique fait son orgueil : c'est la mesure de sa force, comme le souligne Luc par deux fois dans ce bref passage.

Nous pouvons dire que ce personnage est un peu l'image de l'homme d'aujourd'hui, et peut représenter un symbole de la culture actuelle : autoréférent et autosuffisant. L'idéal de l'homme « mature et adulte » aujourd'hui est, de fait, n'avoir besoin de personne, ne pas avoir de scrupules dictés par une quelconque éthique ou morale sociale, savoir défendre ses propres intérêts, ne pas céder à la compassion et ne pas être conditionné par les autres.

On ne dit rien, au contraire, de la **veuve**, sinon qu'elle est justement « veuve » (*chêra*). Si, en français, cela peut sembler être une observation un peu sèche et limitée, en grec, au contraire, le terme utilisé est très éloquent, et dérive du verbe « être en manque de » (*chêréuô*), dont l'adjectif masculin indique le *désert*, mais aussi l'*abandon*, alors que le nom féminin indique la *pauvreté*, la *privation* ou le *dépouillement*, avec certainement une référence à l'absence du conjoint, mais aussi à toute la situation d'exclusion sociale et d'indigence, que l'état du veuvage impliquait en ce temps-là. Cette femme sans mari est ici le prototype de la faiblesse et de la vulnérabilité. C'est la défaite en personne.

Ce *match* – donc – entre un imbattable, qui ne craint pas les confrontations et qui est imbu de lui-même, et une femme qui manque de tout, apparaît vraiment disproportionné. Un défi inégal au résultat plus que certain.

Et pourtant, l'histoire ne se poursuit pas ainsi. La perdante affronte le gagnant et l'impossible arrive : la plus faible l'emporte, faisant ployer l'adversaire sous ses coups. Nous sommes en fait sur un *ring* particulier, la partie se joue sur le terrain évangélique, sur le mont des Béatitudes... là où les derniers sont premiers, où les faibles sont forts, où les petits sont élevés, où les puissants sont abattus.

Le texte de Luc est bref, mais très riches de suggestions pour l'approfondir, si nous creusons les termes qu'il choisit pour décrire la tactique de la veuve. Au v. 5, le juge donne la raison de sa capitulation en disant : « je vais lui rendre justice, pour qu'elle ne vienne pas sans fin me casser la tête ». Il est clair ici que la veuve a trouvé son talon d'Achille : la faiblesse de ce juge sévère est l'amour démesuré de lui-même et de sa tranquillité. Elle, au contraire, n'a rien à perdre, et c'est en cela que consiste sa force, et elle en devient même violente, dans son insistance. De fait, le texte grec, au v.5, utilise le nom *kòpos*, qui ne décrit pas seulement un ennui moral, un désagrément superficiel, mais qui indique un coup sec, un coup de marteau, une blessure profonde, et qui dérive de *kopeus*, qui est le marteau, le scalpel. Le verbe (*kopéô*) sert aussi à décrire non seulement l'action de frapper, battre, taper, mais aussi d'épuiser, harasser jusqu'à abattre, tuer, faire un carnage. La femme est donc présentée par Luc comme très décidée dans son action, presque comme si son extrême faiblesse trouvait son arme invincible dans l'insistance.

Mais la seconde partie du v.5 est encore plus éloquente. Le juge dit, exaspéré : « je vais lui rendre justice, pour qu'elle ne vienne pas sans fin me casser la tête ». Le verbe traduit ici par « me casser la tête », en grec, est lui aussi très expressif et dérive du mot (*ypòpion*) qui sert à indiquer les parties molles sous les yeux ! Luc décrit d'un seul trait l'état de prostration dans lequel se trouve le juge, qui ne réussit même plus à dormir, jusqu'à en avoir les yeux cernés ! De plus, il a les yeux noirs, au beurre noir, comme s'il était continuellement frappé au visage, comme s'il était désormais KO par une droite bien assénée par un boxeur professionnel. Le verbe nous le décrit vexé, maltraité, affligé, torturé. De plus, il parle « d'épuisement », là où le texte dit « jusqu'à la fin », faisant entendre que le comportement de la veuve est tellement insupportable qu'il pourrait bien le pousser à en finir avec elle ! Est-ce que nous exagérons ? Non. Luc, en peu de mots, exprime justement cette situation d'une extrême et dangereuse exaspération du juge, qui est ainsi dépouillé de toute sa sécurité et victime de l'obstination presque cruelle de la pauvre veuve. « La goutte creuse le rocher ».

La faiblesse de la veuve est puissante en raison de son insistance ; elle n'a rien à perdre et son extrême indigence lui donne la force de lutter et de persévérer dans la lutte. La persévérance est une vertu robuste, comme la patience. Une vertu nécessaire, si bien que Jean Chrysostome dit que la bonté d'une œuvre se mesure justement par la persévérance.

Jésus est fasciné – si on peut dire – par l'obstination de la veuve et en fait un modèle de prière.

Pourquoi ? Parce que cette attitude si simple, presque infantile, est l'expression la plus pure de l'espérance. Dieu veut que nous ne craignons pas de le prier ainsi : de façon « martelante » ! Parce que la constance est le signe de la confiance.

La veuve, de fait, est certaine que seul ce juge peut lui donner la justice qui lui est due. C'est parce qu'elle *croit en ce juge* qu'elle a le courage d'insister jusqu'à l'épuisement. Et elle sait aussi qu'elle n'a personne d'autre sur qui compter, personne d'autre qui prendra à cœur sa cause. Au fond, son obstination témoigne de l'estime qu'elle a du juge : elle sait qu'il est capable, et aussi qu'il est bien meilleur que ce qu'il semble être et moins distant que lui-même le croit.

Il y a une seule catégorie de gens qui sont capables d'être si entêtés et si tenaces dans leurs demandes : les enfants. Ils obtiennent tout lorsqu'ils s'acharnent en pleurnichant... Même le père le plus sévère capitule devant certains « gros chagrins » de leurs enfants.

Dieu veut que nous demandions, Jésus nous l'enseigne dans le Notre Père, et nous le répète plusieurs fois : « Demandez, on vous donnera ; cherchez, vous trouverez ; frappez, on vous ouvrira » (Lc 11,9 ; ici, Lc est plus clair que Mt 7,7), et puisque l'Évangile est une question de cœur et de volonté, il veut que nous le fassions avec détermination.

Notre foi est à la mesure de notre capacité à demander. Souvent, nous n'avons pas le courage de demander parce que nous avons peur d'être déçus. Nous nous justifions en disant que Dieu sait de quoi nous avons besoin... La vérité est que nous ne croyions pas vraiment qu'Il se préoccupe de nos affaires et qu'il est prêt à nous écouter. Mais cette parabole nous révèle que demander avec insistance n'est pas forcer Dieu, mais c'est bien obéir à son commandement, faire quelque chose qui lui fait plaisir : le faire se sentir « père ».

Demander avec insistance, de plus, nous fait du bien, parce que cela nous rend conscients de notre *condition d'avoir besoin*, notre condition d'impuissance et de manque. Mais cela nous fait aussi mieux comprendre de quoi nous avons besoin : Dieu le sait, mais nous, trop souvent, nous l'ignorons. Cela nous fait sortir de notre autisuffisance et nous met en relation avec l'Autre, qui est le Père, dans une relation de fils. Implorer nous fait grandir dans la confiance, et entraîne notre foi et notre espérance. Et cela nous rend, à notre tour, plus attentifs à ceux qui s'adressent à nous, plus miséricordieux et généreux avec ceux qui attendent quelque chose de nous : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement » (Mt 10,8).

M. Maria Livia della Trinità, osc.

*Monastero S. Maria degli Angeli  
Via M. Giovanna Ferrari, 6  
50014 FIESOLE (FI)*